

TRADUCTEURS AU TRAVAIL

André Lévy a traduit certaines œuvres majeures de la littérature chinoise, telles les 2 000 pages du fameux Jin Ping Mei, rebaptisé Fleur en Fiole d'Or. À 81 ans, il en parle avec une telle évidence qu'il donne l'impression de traduire presque comme on respire, tant l'opération semble lui être naturelle ! Il a accueilli TransLittérature chez lui, à Bordeaux, dans une maison remplie de cages à oiseaux et d'objets qui évoquent les horizons lointains...

André Lévy

TransLittérature : *Comment êtes-vous devenu traducteur ?*

André Lévy : Il y a maintenant près de soixante ans que j'ai découvert la littérature ancienne en langue vulgaire, qui a émergé vers l'an 1000 et connu des chefs-d'œuvre aux ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles. À Paris, où j'ai fait des études prolongées, je n'ai pas eu connaissance de cette littérature-là. Je l'ai découverte en allant au Vietnam comme pensionnaire de l'École française d'Extrême-Orient. Là-bas, il y avait des libraires qui vendaient des livres chinois. Ça m'a donné l'idée de faire ma thèse sur le conte en langue vulgaire du ^{xvii}^e siècle. Dans la tradition chinoise, ce type d'ouvrage était considéré comme de la basse littérature. Et il s'est trouvé par la suite que j'ai eu comme président de jury René Etiemble qui était féru de *Fleurs de prunier* dans un vase d'or, autrement dit *Fleur en Fiole d'Or*, et qui tenait à avoir dans la Pléiade une traduction intégrale de cette œuvre... Donc il avait trouvé l'homme qui pouvait s'atteler à cette tâche. À l'époque, le nombre de sinologues qui s'intéressaient au chinois ancien parlé était très faible. Ce travail, qui m'a pris quand même sept ans, m'a lancé dans le monde de l'édition.

TL : *C'était votre première traduction ?*

AL : Non, j'avais déjà publié deux volumes dans « Connaissance de l'Orient », des recueils de contes qui s'intitulaient *L'amour de la renarde* et *l'ancre aux fantômes des collines de l'ouest*. Il s'agissait justement de contes en langue vulgaire des ^{xiv}^e et ^{xvii}^e siècles. Etiemble les connaissait puisqu'il était à cette époque, je crois, directeur de la collection. Il souhaitait disposer d'une traduction intégrale de *Fleur en Fiole d'Or* qui n'existait alors qu'en russe et en japonais pour l'édition la plus complète. L'édition russe, elle, avait été très sévèrement émasculée.

TL : *À l'époque, en France, on ne connaissait pas cette littérature ?*

AL : On connaissait *Fleur en Fiole d'Or*, mais par des traductions abrégées, partielles, s'adressant à un public réduit. En Europe, le *Jin Ping Mei*, comme on l'appelle en chinois, a été traduit pour la première fois en allemand par Franz Kuhn, une version qui faisait déjà quand même 900 pages et qui a été traduite ensuite en anglais, en français, etc. En anglais, ils ont coupé tous les passages pornographiques et en français ils n'ont gardé que cela ! Alors ça a donné deux ouvrages assez différents...

TL : *Vous avez donc défriché un terrain...*

AL : Il faut rendre hommage à Jacques Dars qui est le premier à avoir traduit un roman fleuve chinois dans la Pléiade, qui s'appelle *Au bord de l'eau*. Donc je ne peux pas m'attribuer ce mérite... Pour un éditeur, c'est assez effrayant, deux volumes de la Pléiade traduits du chinois : est-ce que les lecteurs vont mordre ou non ? Et le *Jin Ping Mei*, depuis le XIX^e siècle justement, avait une réputation maudite et très alléchante de grand roman pornographique, bien pire que ce que Rome avait pu produire avec Pétrone !

TL : *Comment s'attaque-t-on à un projet de l'envergure du Jin Ping Mei ?*

AL : J'étais un peu préparé par ma thèse qui m'a fait travailler sur le chinois parlé ancien. Malgré le fait que la Chine était en plein maoïsme et qu'à Taiwan régnait Tchang Kaï Chek qui était plutôt puritain, je me sentais pas trop mal loti. Je disposais de bonnes éditions. Une bonne édition photographique japonaise, puisqu'on avait découvert l'exemplaire le meilleur au Japon où l'on conservait toujours pieusement les livres chinois. Tandis qu'en Chine, les héritiers avaient plutôt tendance à brûler ce genre de livres au décès de leur propriétaire.

TL : *Y a-t-il des problèmes spécifiques à la traduction du chinois ?*

AL : Le premier problème, au fond, c'est l'existence de deux langues : le chinois « vulgaire » écrit par tout le monde et le chinois « littéraire », celui des lettrés, qui est bien distinct, un petit peu comme le latin et le français, mais pas vraiment. Dans ce cas, comment restituer ? Le chinois s'écrivait « classiquement », dans la bonne littérature, disons jusqu'au XX^e siècle, tandis que les œuvres en langue vulgaire étaient destinées au divertissement, à un public plus populaire... Traduire un auteur classique comme Pu Songling en latin n'est pas concevable, mais comment faire sentir la différence, c'est bougrement difficile... Personnellement, j'ai eu tendance à utiliser un français châtié, avec le subjonctif, etc. Sans exagération, pas de baroque, pas de maniérisme.

TL : *Vous aviez des modèles français ?*

AL : Non.

TL : *Qu'est-ce qui vous a guidé pour Fleur en Fiole d'Or ?*

AL : J'ai simplement utilisé une langue pas trop littéraire, je n'ai pas voulu imiter des œuvres classiques occidentales, d'autant que je n'ai pas cherché à traduire dans une langue désuète, mais au contraire, une langue assez normale, tout en laissant le caractère proprement chinois apparaître. Ne pas trop s'éloigner du texte. Il faut dire aussi que c'est un roman très difficile, je suis loin de me targuer de l'avoir entièrement compris... Il y a des passages qui résistent. L'argot des bordels du XVI^e, par exemple, aucun dictionnaire ne

le donne. D'ailleurs, il y a un passage que les personnages ne comprennent pas non plus. Il s'agit d'un échange entre des pensionnaires du bordel et j'ai dû recourir à une astuce. Il y a beaucoup de passages à double entente, triple entente... L'auteur parle aussi souvent de choses qui ont disparu de nos jours, sous forme d'allusions. On verra ce qu'en fait la traduction américaine, si le traducteur arrive au bout de sa peine !

TL : *Elle est en cours ?*

AL : Oui, c'est une traduction d'un collègue américain, elle est très attentive, très fouillée et, si son âge le lui permet, je pense qu'il aura terminé dans vingt ans ! (*Rires.*) Il publie au compte-gouttes. C'est très annoté. La Pléiade aussi permet abondance de notes. Mais on peut aussi travailler sans notes : on les met discrètement ou indiscrètement dans le texte si c'est indispensable. En ce qui concerne *Fleur en Fiole d'Or*, je me suis tenu au principe qu'on doit pouvoir le lire sans les consulter. Elles sont là pour un supplément d'informations, surtout que dans la Pléiade, les notes sont en fin de volume, ce qui rend la consultation assez laborieuse. Je me suis efforcé de me mettre dans la peau du lecteur et ne pas trop le lasser. J'avais aménagé aussi diverses aides : liste de personnages, chronologie fictive, etc.

TL : *Vous avez mis sept ans seulement. C'est peu, en fin de compte...*

AL : Oui, c'est passé assez vite, mais j'avais d'autres choses en cours. Disons que, second principe, il ne faut pas trop fignoler. Tant pis ! J'ai trouvé même que ça durait un peu longtemps. Une traduction d'une haleine a plus de force qu'une traduction émietlée au fil des décennies. Mais pour la seconde Pléiade, puisque j'ai traduit l'histoire du singe pèlerin, sous le titre *La pérégrination vers l'ouest*, j'ai mis beaucoup moins de temps. Mais c'est un ouvrage qui n'est pas tabou, qui est bien annoté. J'ai donc pu l'achever en deux ou trois ans. Il présente moins de difficultés.

TL : *Vous aviez réussi à trouver un souffle...*

AL : On ne peut pas s'absenter trois ans d'affilée, mais on peut s'absenter un peu tous les jours pendant deux ou trois heures, on est dans le bouquin. En revanche, si on le laisse et qu'on le reprend après une interruption de trois ans, dix ans, ce n'est pas bon.

TL : *C'était l'époque d'avant l'informatique, vous avez écrit sur des cahiers ?*

AL : En général, j'utilisais directement la machine à écrire, je me relisais plus facilement. Mais pour cela, il ne faut pas avoir besoin de faire trop de corrections, il faut que ce soit déjà assez au point.

TL : *Comment faire pour que ce soit au point ?*

AL : Tout dépend aussi à qui on s'adresse. On peut faire des traductions pour

les collègues, ce qui est très frustrant puisqu'on sait qu'on va s'adresser au mieux à quelques centaines d'individus. Et il y a des traductions pour un plus large public qui demandent une stratégie différente. Il faut plaire. Pour la Pléiade, il faut plaire, ce sont des livres destinés à un public averti, mais un grand public néanmoins. Et donc je trouve ça plus gratifiant, comme travail. J'ai fait aussi un Confucius sur le tard... (*Rires*) et un Mencius, plutôt destinés à un grand public. Je ne sais pas si j'ai réussi... On m'a aussi demandé pas mal de pornographie. J'étais à cette époque-là détenteur d'éditions rares ! Au Japon, où j'ai passé sept ans, il y a des exemplaires uniques de livres qui avaient disparu en Chine et dont j'avais soit des photocopies, soit des reproductions. Donc, on m'a pas mal sollicité... Chez Picquier, par exemple, Jacques Cotin, qui raffolait d'érotiques et que j'ai eu comme précieux collaborateur dès *Fleur en Fiole d'Or* puisqu'il était le chef des correcteurs chez Gallimard. Il publie toujours des érotiques, il a même à son actif un dictionnaire d'expressions érotologiques !

TL : *On associe souvent la Chine et la littérature érotique...*

AL : Oui, j'ai moi-même acquis une réputation de traducteur d'érotiques, mais ce n'est vrai que par accident ! Mes traductions ne se limitent pas à ça, même si j'ai traduit pas mal d'érotiques du XVII^e siècle, des œuvres assez intéressantes d'ailleurs sur le plan de la narratologie, mais guère « représentatives », inconnues des Chinois à l'époque. Je pense d'ailleurs que ça reste très peu connu, là-bas.

TL : *La traduction occupait quelle place dans votre vie ?*

AL : C'était marginal. J'ai été chercheur puis enseignant. En plus, comme j'étais responsable de la section de chinois à Bordeaux III, j'avais des responsabilités administratives assez exaspérantes pour quelqu'un qui s'y intéresse peu. Il y avait aussi la recherche. J'ai consacré une partie de mon temps à divers travaux de recherche qui tournaient autour de la narratologie.

TL : *Est-ce que vous avez eu envie de former des traducteurs ?*

AL : Non, nous n'avions pas les moyens pour ça... D'ailleurs, je ne crois pas trop à la transmission de l'art de traduire. Chacun innove, on apprend à traduire en traduisant. Le discours sur la traduction donne l'impression que la traduction est impossible. Donc mieux vaut en faire et ne pas trop en parler ! Les Russes ont des écoles de traduction. Mais ça manque dans notre tradition. Je crois que c'est concevable maintenant, mais c'est très récent... Et puis traduire, ça dépend toujours pour qui, pour quoi... Peut-on énoncer des règles très générales ?

TL : *Vous avez touché à tous les domaines...*

AL : Il m'est arrivé aussi de traduire du théâtre, par un ami d'ami qui m'a demandé si je pouvais traduire une pièce de 55 actes en trois mois ! On savait que je suis très rapide si c'est nécessaire, et j'ai ainsi traduit *Le pavillon aux pivoines* qui a été représenté sur plusieurs jours à Paris dans une mise en scène moderne. Cette pièce existait dans une édition chinoise sur-annotée, ça ne posait donc pas de trop grosses difficultés. Elle n'avait jamais été traduite en français, seulement en anglais. On m'avait demandé une version qui soit, contrairement à l'anglaise, du français moderne destiné au grand public. L'anglaise était plutôt shakespearienne, ce qui n'est pas une mauvaise chose en soi, mais qui est un peu difficile pour le grand public. D'ailleurs, l'éditeur s'est manifesté l'année dernière pour me demander une autre pièce du même auteur. Il m'a dit qu'on en raffole...

TL : *Vous aviez quelle pratique du français et du chinois ?*

AL : Je suis né en Chine, mais il y avait une concession française à Tientsin (Tianjin) avec une école primaire française. J'ai véritablement appris le chinois à Paris, aux Langues O., parce que jusque-là, je ne gardais que le souvenir du langage enfantin. J'ai quitté la Chine à dix ans, donc pour moi, le chinois parlé est bien mieux de nature à nourrir ma nostalgie. Enfant, je m'intéressais beaucoup à la culture chinoise qui m'entourait, même si je ne pouvais pas lire cette langue puisque j'étais scolarisé dans une école primaire française. Après, j'ai suivi une scolarité normale en français, en m'intéressant aux langues, bien sûr, que ce soit l'allemand, l'arabe... J'étais à Marseille, donc on proposait l'arabe, c'était pour moi une sorte de substitut provisoire du chinois ! Et puis il y a eu aussi le japonais, mais ça fait partie de l'équipement savant du sinologue classique. Il faut dire que sous le maoïsme, la littérature était très lourdement dirigée. Elle me séduisait assez peu parce que c'était une littérature de commande. Celle d'avant le maoïsme était trop occidentalisée. Moi, ce qui m'intéressait, c'était ce qui était le plus chinois possible.

TL : *Parlez-nous de l'époque de Mao...*

AL : Il y a eu des œuvres honorables et des auteurs de talent, mais c'étaient toujours des thèmes de commande. De plus, j'étais inutile dans cette affaire puisqu'on traduisait sur place les œuvres officiellement encensées ; ce n'était donc pas la peine de s'y mettre, d'autant que je ne tenais pas spécialement à en être l'artisan. Les Chinois ont beaucoup traduit ces livres-là directement vers le français, parfois avec des collaborateurs français. Ce qui m'intéressait bien davantage, c'était la littérature ancienne ou classique.

TL : *Jusqu'au renouveau de la littérature contemporaine...*

AL : J'ai traduit quelques œuvres récentes, mais par accident. D'abord à l'occasion de voyages à Taiwan. *Garçons de cristal* et *Gens de Taïpei* de Bai

Xianyong. Par principe, je ne refuse pas quand on me sollicite. Et puis on m'a invité aussi au Salon du livre de Taipei et j'ai voulu en guise de remerciements leur offrir une traduction, mais c'est un peu marginal. Les éditions Bleu de Chine m'ont commandé la traduction de *Filles-dragons*. Mais en principe, je suis réticent parce que je ne vis pas en Chine, donc j'ai perdu plus ou moins le contact et je le sens moins bien. Je préfère des œuvres classiques où je ne serais pas beaucoup plus avancé si je vivais en Chine.

TL : *La littérature contemporaine pose d'autres difficultés ?*

AL : Prenons l'exemple de *Garçons de cristal*. L'auteur, qui parle parfaitement anglais puisqu'il enseigne aux États-Unis, a traduit lui-même son roman dans cette langue. Il en a profité pour modifier certaines choses, mais je ne l'ai pas suivi. J'ai préféré garder la version chinoise. Mon texte est donc un peu plus sinisé, différent. Ai-je réussi ? Je manque de distance pour en juger.

Il y a aussi le danger d'un traducteur qui traduit trop. Toute la littérature, ou presque, d'un pays risque de passer dans un seul style ! Se pose alors le problème de la fidélité, le problème classique des belles infidèles. Trop de fidélité risque d'être catastrophique, et trop d'infidélités aussi. Il y a une voie médiane et tout dépend pour qui vous traduisez.

TL : *Avez-vous l'impression d'avoir évolué dans votre pratique ?*

AL : J'étais plus tatillon avant, j'ai tendance à l'être moins à présent, à prendre plus de liberté. En faisant passer le sens avant les mots... Parce qu'il y a aussi le rapport aux œuvres classiques qui sont respectées dans leur pays. Faut-il les traiter comme des vénérables en traduction ou au contraire essayer de les rajeunir ? C'est un problème. Quand j'ai traduit Confucius et Mencius, qui datent des ^ve et ⁱⁱⁱe siècles avant notre ère, j'ai plutôt essayé de les rajeunir. D'autant que des traductions collet monté existent déjà. Aujourd'hui, il existe pas mal d'œuvres traduites du chinois. Alors, pourquoi perdre du temps à retraduire ? Alors qu'il y a tant d'œuvres qui ne sont pas connues du public français ! Mais demeure la tentation de reprendre l'ouvrage jugé défectueux... Puisque toutes les traductions des collègues sont toujours mauvaises ! (*Rires*) On veut faire mieux, ou on prétend faire mieux et ce n'est pas toujours le cas !

TL : *Et les traductions anciennes ?*

AL : Ce qui avait été fait au ^{xix}e ne coûte rien aux éditeurs, mais c'est à peine utilisable de nos jours. J'ai récupéré sur la demande de Skira une traduction de théâtre de la fin du ^{xix}e qui rend service aux comparatistes, mais en réalité, il faudrait la refaire entièrement. Ce que peu d'éditeurs acceptent.

TL : *Vous avez écrit des textes sur les problèmes liés à la traduction ?*

AL : J'ai pondu peut-être une demi-douzaine d'articles sur la traduction, mais je n'en ai pas fait le bilan. Un certain nombre sont dans mon ordinateur. Ils ont été publiés dans des revues sinologiques, on me les demande de temps à autre...

TL : *Vous avez été nourri par les réflexions des penseurs de la traduction comme Berman ?*

AL : Oui, j'en ai lu. Berman, je suis assez convaincu de son idée qu'il faut laisser un peu du poison de la langue de départ dans la langue cible. Il ne faut pas transformer le roman chinois en un roman français, mais il ne faut pas exagérer sa similitude. C'est une question de dosage. Et ça dépend un peu du public aussi. La Pléiade, c'est différent de Picquier.

TL : *L'envie de traduire est toujours là...*

AL : Oui, c'est vrai que ça devient une drogue, un manque. En ce moment, je n'ai aucune traduction en route, mais j'ai envie de traduire. J'attends un peu, j'en profite pour lire, faire des choses différentes. Parce qu'il y a encore beaucoup à faire ! Et à faire autrement que ce qui a été fait. J'avoue que je me sens un peu au bout du rouleau... (*Rires*) Mais l'éditeur qui a publié *Le pavillon aux pivoines* de Tang Xianzu (entre parenthèses, c'est l'un des auteurs présumés du *Jin Ping Mei* – personnellement je n'y crois pas, mais mon collègue américain y croit dur comme fer !) a le projet de publier toutes ses pièces. Il y en a quatre. Alors ça promet...

Propos recueillis par Jean Bertrand

André Lévy a traduit :

Romans, nouvelles, contes anciens : **Ling Mong-tch'ou**, *L'amour de la renarde*, Connaissance de l'Orient, Gallimard, 1970 ; *L'antre aux fantômes des collines de l'Ouest*, Connaissance de l'Orient, Gallimard, 1972 ; *Sept victimes pour un oiseau*, Flammarion, 1981 ; *Fleur en Fiole d'Or*, Pléiade, Gallimard, 1985 ; *Nouvelles lettres édifiantes et curieuses d'Extrême-Occident par des voyageurs lettrés chinois à la Belle Epoque*, Seghers, 1986 ; *La pérégrination vers l'Ouest*, Pléiade, Gallimard, 1991 ; *Histoires d'amour et de mort de la Chine ancienne*, Aubier, 1992 ; *Histoires extraordinaires et récits fantastiques de la Chine ancienne*, Aubier, 1993 ; *Les entretiens de Confucius et de ses disciples*, GF-Flammarion, 1994 ; **Pu Songling**, *Chroniques de l'étrange*, Philippe Picquier, 1996-2005 ; **Mencius**, éditions You-Feng, 2003 ; *Tout pour l'amour*, Philippe Picquier, 1996 ; *Épingle de femme sous le bonnet viril, chronique d'un loyal amour*, Mercure de France, 1997 ; *Cent poèmes d'amour de la Chine ancienne*, Philippe Picquier, 1997 ; *Amour et rancune : les spectacles curieux du plaisir*, Philippe Picquier, 1997 ; *Amour et rancune : les miroirs du désir*, Philippe Picquier, 1999 ; *Sublime discours de la fille candide*, Philippe Picquier, 2000.

Littérature contemporaine : **Li Xiao**, *Shanghai Triad*, Flammarion, 1995 ; **Bai Xianyong**, *Gens de Taipei*, Flammarion, 1997 ; *Garçons de cristal*, Flammarion, 1995 ; **Jiu Dan**, *Filles-dragons*, Bleu de Chine / Actes Sud, 2002 ; **Li Ang**, *Le jardin des égarements*, Philippe Picquier, 2003.

Théâtre :

Tang Xianzu, *Le pavillon aux pivoines*, Musica Falsa, 1998.

Il a écrit :

La littérature chinoise ancienne et classique, Que sais-je ? n° 290, PUF, 1991.

Les pèlerins bouddhistes de la Chine aux Indes, J.C. Lattès, 1995.

« Introduction to the French Translation of *Jin Ping Mei cihua* » [translated by Marc Martinez], *Renditions* n°24, 1985, p. 109-129.

« La traduction est impossible », *Perspectives* (Hong Kong) N° 5/6, juillet/août 1992, p. 48-49.

« La passion de traduire », V. Alleton & M. Lackner, *De l'un au multiple, Traductions du chinois vers les langues européennes*, Maison des sciences de l'homme, Paris 1999, p. 161-172.

« À propos de l'une des premières traductions françaises de roman chinois », in *Miroirs croisés*, Chine-France, 2000, sous la dir. de Béatrice Didier.

« The *Liaozhai zhiyi* and *Hongloumeng* in French Translations. One into many: Translation and the Dissemination of Classical Chinese Literature », Rodopi, Amsterdam/New York 2003, p. 82-96.